

1. LA CRISE DES FONDEMENTS_1

LA CONNAISSANCE DE LA CONNAISSANCE

1. Le gout de l'incertitude

La pleine conscience de l'incertitude, de l'aléa, de la tragédie dans toutes choses humaines est loin de m'avoir conduit à la désespérance. Au contraire, il est tonique de troquer (permuter/échanger) la sécurité mentale pour le risque, puisqu'on gagne ainsi la chance. Les vérités polyphoniques de la complexité exaltent, et me comprendront ceux qui comme moi étouffent dans la pensée close, la science close, les vérités bornées, amputées, arrogantes. Il est tonique de s'arracher au maître mot qui explique tout, à la litanie qui prétend tout résoudre. Il est tonique enfin de considérer le monde, la vie, l'homme, la connaissance, l'action comme systèmes ouverts. L'ouverture, brèche sur l'insondable et le néant, blessure originaire de notre esprit et de notre vie, est aussi bouche assoiffée par quoi notre esprit et notre vie désirent, respirent, s'abreuvent, mangent, baisent.

E. Morin, *Le paradigme perdu, la nature humaine*, 1973

2. LA METHODE (?)

Je n'apporte pas la méthode, je pars à la recherche de la méthode. Je ne pars pas avec méthode, je pars avec le refus, en pleine conscience, de la simplification. La simplification, c'est la disjonction entre entités séparées et closes, la réduction à un élément simple, l'expulsion de ce qui n'entre pas dans le schème linéaire. Je pars avec la volonté de ne pas céder à ces modes fondamentaux de la pensée simplifiante :

- **Idéaliser** (croire que la réalité puisse se résorber dans l'idée, que seul soit réel l'intelligible),
- **rationaliser** (vouloir enfermer la réalité dans l'ordre et la cohérence d'un système, lui interdire tout débordement hors du système, avoir besoin de justifier l'existence du monde en lui conférant un brevet de rationalité),
- **normaliser** (c'est-à-dire éliminer l'étrange, l'irréductible, le mystère).

Je pars aussi avec le besoin d'un principe de connaissance qui non seulement respecte, mais reconnaisse le non-idéalisable, le non-rationalisable, le hors-norme, l'énorme. **Nous avons besoin d'un principe de connaissance qui non seulement respecte mais révèle le mystère des choses.**

A l'origine le mot méthode signifiait cheminement. Ici, il faut accepter de cheminer sans chemin, de faire le chemin dans le cheminement. Ce que disait Machado: *Caminante no hay camino, se hace camino al andar*. La méthode ne peut se former que pendant la recherche; elle ne peut se dégager et se formuler qu'après, au moment où le terme redevient un nouveau point de départ, cette fois doté de méthode. Nietzsche le savait: «Les méthodes viennent à la fin» (*l'Antéchrist*). Le retour au commencement n'est pas un cercle vicieux si le voyage, comme le dit aujourd'hui le mot *trip*, signifie expérience, d'où l'on revient changé. Alors, peut-être, aurons-nous pu apprendre à apprendre à apprendre en apprenant. Alors, le cercle aura pu se transformer en une spirale où le retour au commencement est précisément ce qui éloigne du commencement. [...]

[Les] bienfaits [de la connaissance objective prônée par la science classique] ont été et demeurent inestimables puisque la primauté absolue accordée à la concordance des observations et des expériences demeure le moyen décisif pour éliminer l'arbitraire et le jugement d'autorité. Il s'agit de conserver absolument cette objectivité-là, mais de l'intégrer dans une connaissance plus ample et plus réfléchie, lui donnant le troisième œil ouvert sur ce à quoi elle est aveugle. [Ce qui importe, donc,] ce n'est pas seulement d'apprendre, pas seulement de réapprendre, pas seulement de désapprendre, mais de réorganiser notre système mental pour réapprendre à apprendre.

E. Morin, *La méthode, Introduction*, 1984

3. L'uomo può conoscere se stesso?

Quando esamino o penso un oggetto io sono necessariamente qualcosa di distinto dall'oggetto. Da una parte c'è l'io che possiede (anzi in un certo senso è) lo strumento d'indagine e dall'altra c'è l'oggetto indagato. Può un martello picchiare se stesso, un animale mangiare se stesso? È impossibile. E può uno specchio rendere un'immagine di se stesso? Nei trattati di ottica geometrica si dice che l'immagine di uno specchio piano coincide con lo specchio stesso. Ma quell'enunciato geometrico è astratto e non aiuta affatto chi voglia guardare le cose osservandole nello specchio. Da un oggetto esterno arrivano raggi che lo specchio riflette. Ma lo specchio non invia raggi verso se stesso. L'osservatore potrà esaminare nell'immagine tutti gli oggetti, fuorché lo specchio.

Ebbene l'uomo è un assurdo vivente, proprio perché pensa se stesso, o almeno s'illude di pensare se stesso. Si dovrebbe forse dire che l'immagine della mente umana coincide con la mente stessa. Ma sarebbe un'astrazione vuota e ingannevole, come l'affermazione dell'ottica geometrica nel caso dello specchio.

[...] **Forse la vera essenza e il vero destino dell'uomo consistono proprio in questo: nell'essere capace di ragionare e di capire una gran parte del mondo, ma insieme di non poter mai dare un senso compiuto alla sua ricerca, perché il punto di chiusura, il punto di appoggio di tutto sarebbe il capire se stesso. E questo gli è precluso. Il «conosci te stesso» inciso sul frontone del tempio di Apollo a Delfi non è solo l'esortazione a compiere un esame introspettivo, ma è soprattutto l'avvertimento che questo è il limite invalicabile di tutte le nostre costruzioni.**

Eppure l'essere umano non può fare a meno di pensare se stesso. È per questo che l'essere umano rappresenta un assurdo vivente, un essere condannato ad aggirarsi perpetuamente in un labirinto, cercando un'uscita che non ha i mezzi per trovare. Ma la sua non è solo una favola narrata da un idiota, come vorrebbe Shakespeare. Perché mentre procede affannosamente lungo i meandri del labirinto, l'uomo è capace di vedere tante cose affascinanti, di compiere analisi corrette, di scorgere non poche verità, di eseguire splendide costruzioni. E soprattutto è riuscito in un'impresa importantissima: ha capito di essere in un labirinto.

M. L. Dalla Chiara, G. Toraldo di Francia, *La scimmia allo specchio. Osservarsi per conoscere*, Roma-Bari, Laterza, 1988,